



Marianne  
**CHAILLAN**

**Où donc  
est le  
bonheur ?**

ÉQUATEURS



OÙ DONC EST  
LE BONHEUR?

## DU MÊME AUTEUR

*Harry Potter à l'école de la philosophie*, Ellipses, 2013.

*La Playlist des philosophes*, Le Passeur, 2015.

*Game of Thrones, une métaphysique des meurtres*, Le Passeur, 2016.

*Ils vécurent philosophes et firent beaucoup d'heureux*, Équateurs, 2017.

*Pensez-vous vraiment ce que vous croyez penser?*, Équateurs, 2018.

*Ainsi philosophait Amélie Nothomb*, Albin Michel, 2019.

*Game of Thrones, une fin sombre et pleine de terreur*, Équateurs, 2019.

*In Pop We Trust*, Équateurs, 2020.

Marianne Chaillan

OÙ DONC EST  
LE BONHEUR?

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-867-9.

Dépôt légal : novembre 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

À Marie.



## Prière d'insérer

Qu'on le veuille ou non, nos mémoires sont désormais emplies d'images terribles : celles de bûchers à ciel ouvert en Inde sur lesquels brûlaient les cadavres des disparus devant leurs proches en larmes, celles de camions frigorifiques dans les rues de New York, celles de fosses communes en plein Brooklyn, celles des larmes des soignants partout dans le monde, de ces mêmes soignants à terre, exténués, dans les couloirs souvent délabrés et toujours débordés des hôpitaux, celles de ces Italiens chantant à leurs fenêtres comme pour défier la mort qui rôde, celles de ces gens qu'on enferme de force chez eux en Chine tandis que les coups de marteau qui condamnent leurs portes couvrent à peine leurs cris de séquestrés.

Qu'on ait détourné les yeux ou qu'on les ait regardées en face, nous portons en nous ces visions de files d'attente interminables devant des supermarchés dépassés, de villes désertées et silencieuses, décors vides d'un spectacle soudain mis à l'arrêt. Qu'on cherche à l'oublier

ou pas, nous avons vu ces corps retournés sur le ventre et des lits d'hôpital, ces patients soudain intubés, eux qui riaient encore quelques heures auparavant, nous savons ces cris de leurs parents, laissés à la porte des services de réanimation, eux qui n'auront pas le droit de venir leur dire un dernier adieu, eux qui n'auront pas plus le droit de les enterrer dignement. Qu'on ait osé en affronter la violence ou pas, nous avons vu ces images de cadavres dans les halls de Rungis, ces boîtes anonymes que viennent récupérer des endeuillés sans savoir s'il s'agit vraiment là des restes de leurs disparus.

Et puis, qu'on souhaite en faire taire le souvenir en nous ou pas, nous avons entendu chaque soir ce décompte macabre, tandis que partout sur terre les humains se figeaient, sidérés par ce mal répandu en tout lieu, rendez-vous funeste et violent durant lequel les isolés que nous étions désormais derrière les murs de nos maisons se réunissaient pour apprendre, sans vraiment comprendre ce qu'il signifiait de vies brisées, le nombre de ceux qui n'en reviendraient pas.

Et puis aussi, quand même, comme si cela n'était pas assez, on a vécu cette grande déception : celle des mensonges à répétition du personnel politique, ces dénis préférés à un aveu d'impuissance, d'ignorance ou d'erreur. On a dû affronter cette arrogance surjouant la maîtrise quand tout s'effondrait et que la réalité nous mettait sous les yeux le contraire de ce que l'on nous affirmait.

Et puis encore, comme si cela ne suffisait pas, on a vu ces soignants naguère applaudis se faire traîner par les cheveux quand ils ont essayé, entre deux combats, de

faire entendre leur voix, parfois peut-être, il est vrai, avec la fureur de leur désespoir. On a vécu aussi ces déchirements entre amis, entre proches, ces bravades de ceux qui, affirmant leur liberté et quelquefois leur scepticisme envers et contre tout, reprochaient aux prudents de l'être un peu trop.

Nous sommes désormais emplis de tout cela.

La tempête faiblit un peu quand je commence ces lignes et nous laisse espérer de pouvoir surimposer à ces visions, ces cris, ces tristesses, d'autres images, d'autres voix et des joies retrouvées.

C'est sous ce retour du soleil et après cet interminable hiver que je débute ce livre sur le bonheur. Le défi n'est pas des moindres. Comment oser encore parler de bonheur après ce que nous avons désormais vu et appris de nous, des autres et de la vie ?

Et pourtant, plus que jamais, nous sommes nombreux, et moi la première, à brûler de ce désir de vivre, de cette fureur de vivre même, de cet ardent besoin de rire à nouveau et de (re)trouver, enfin, le bonheur.

Aussi, ces lignes, animées plus encore par la lucidité des derniers mois, tenteront, sans naïveté ni faux-semblants, sans illusions – comment en avoir encore ? – ni espérance, de nous montrer comment, en dépit de tout – et c'est merveille que cela – nous pouvons espérer connaître le bonheur.

*Juin 2021.*



## INTRODUCTION

### Les paradis perdus

Quand j'étais enfant, ma grand-mère paternelle, Arlette Delaplanche, a pensé avec raison m'amuser en me proposant de remplir le fameux questionnaire de Proust. Je revois encore la scène. C'était dans sa chambre, à La Ciotat. Le ciel bleu au-dehors baignait toute la pièce. Ma grand-mère était assise dans un fauteuil Morris, moi à ses pieds. Elle a sorti un vieux papier, déjà jauni par le temps, que j'ai gardé, sur lequel elle avait écrit, numérotées les unes après les autres, les questions rendues célèbres par l'auteur de la *Recherche*. Accompagnant ce feuillet se trouvaient des pages déjà annotées, réponses d'autres parents, d'autres amis, qu'elle avait soumis au fil des ans au même jeu.

Je me rappelle mon application, comme s'il s'agissait d'un devoir pour l'école, comme si, à la fin, ma grand-mère, cette ancienne institutrice, allait vérifier la pertinence de mes répliques. Quelle déception ai-je d'abord ressentie en apprenant qu'il n'y avait d'autre conclusion

à ce questionnaire que le fait d'y inscrire ses idées, avant de comprendre que s'il n'y avait ni solutions ni bons points, il n'y avait pas d'erreurs non plus. Ce questionnaire vous offre, en somme et simplement, l'occasion d'esquisser votre portrait, en quelques lignes.

Il nous interroge sur la qualité que l'on préfère chez un homme, chez une femme, la couleur que nous aimons le plus, l'endroit où nous souhaiterions vivre, comment encore nous préfererions mourir. Il nous demande de définir notre idéal de bonheur terrestre et de choisir le don de la nature que nous aimerions posséder.

Je me souviens qu'en ce qui concerne la définition du bonheur, l'enfant de dix ans que j'étais avait répondu : « aimer et être aimée ». Quant au don de la nature, j'avais écrit : « pouvoir arrêter le temps ».

À quarante ans révolus, je conserve à l'identique ma dernière réponse. Combien de fois ai-je souhaité, depuis, pouvoir suspendre le temps et prévenir ainsi l'irréversible !

De fait, il y a bien longtemps désormais que cette scène, pourtant si vive dans ma mémoire, a eu lieu. Bien des années que ma grand-mère est morte. Bien plus encore que la maison a été vendue. Tout a disparu ; seuls demeurent le papier jauni, et le souvenir.

Dans cette maison, je suis retournée une fois. Le nouveau propriétaire avait accepté de m'en ouvrir la porte. La chambre baignée de lumière était devenue le salon de cet inconnu.

Tandis que je me tenais là, debout, flottant entre l'espace du souvenir et les images douloureuses du présent,

je me suis demandé si je n'aurais pas mieux fait jadis de répondre que « pouvoir arrêter le temps » était aussi, outre le don de la nature que je souhaitais posséder, la condition même du bonheur – impossible bonheur, donc.

Retrouvant Proust, je ressentais douloureusement que les vrais paradis sont peut-être bien, en effet, ceux que l'on a perdus.

Les années ont passé et je suis devenue professeur de philosophie. Chaque année, je commence mon cours par la question : « Peut-on penser par soi-même ? » Chaque année, je le termine sur le concept de bonheur. Ce chapitre, je le garde pour la fin. Je veux qu'il soit la dernière parole que je soutiens devant mes élèves. Comme si, étant l'ultime leçon, celle-ci avait vocation à demeurer plus vive. C'est dire si je tiens à ce sujet. Il concentre l'essentiel de ce que la philosophie m'a appris et que je souhaite transmettre à mon tour. Aujourd'hui, ce cours, devenu livre, est entre vos mains.

À sa naissance, la philosophie avait un but bien précis : savoir comment s'y prendre pour vivre et atteindre le bonheur. C'est toujours ainsi que je l'ai, personnellement, pratiquée et vécue.

Attention : que la philosophie vise la béatitude ne signifie pas qu'elle exempte de l'expérience de la douleur. Je me rappelle un professeur qui, en Sorbonne, nous avait accueillis en citant cette phrase de l'Ecclésiaste : « Qui augmente sa science augmente sa souffrance. » J'avais alors pensé que, raisonnablement, il me

fallait fuir. Pourquoi souhaiter souffrir? N'est-ce pas même contradictoire avec l'objectif de trouver le bonheur? J'ai pourtant senti confusément que l'un ne s'obtenait pas sans l'autre. Je suis restée.

Ce professeur avait raison : la philosophie est bel et bien un essai d'acuité, une tentative pour découvrir, au sein des évidences du quotidien et des idées reçues, ce qui en réalité fait problème, ce qui, contrairement à ce que l'on croit, ne va pas du tout de soi. Et la lucidité ainsi acquise blesse.

Peut-être vous demandez-vous alors, légitimement, à quoi cela peut bien servir de se poser ainsi des problèmes. On aurait plutôt tendance à penser qu'il vaut mieux ne pas s'en créer! Celui qui le ferait, ne se gênerait-il pas la vie? Le philosophe serait-il un dépressif, voire un masochiste qui voit ou aime voir toujours les choses en noir?

Certes pas! Mais alors quoi? À quoi cela sert-il de débusquer des problèmes? À tâcher de penser par soi-même, à ne pas être le jouet des idées reçues, à ne pas être un pantin dont la vie est dictée par des codes et des influences extérieures, à tâcher de devenir, enfin, et autant que faire se peut, soi et non pas un être passif aliénant sa pensée, sa liberté et sa vie aux autres, comme à leurs discours.

Bien sûr, tout le monde peut fuir ce rapport à soi-même et à l'existence. C'est même ce que nous faisons la plupart du temps, préférant le confort des opinions toutes faites et des chemins imposés – ce qui nous fond dans la masse anonyme des autres. On y gagne alors en facilité, mais on y perd, sans doute, l'essentiel, car seule

une certaine qualité d'existence, durement atteignable, nécessitant précisément le refus des grandes routes et des sentiers balisés, seule une pensée autonome, dansant au-dessus des idoles de la morale et de la connaissance, est le chemin vers une vie réelle, une vie vraiment vivante, en somme, vers une vie heureuse.

C'est cela, la philosophie – un amour, un élan, une aspiration vers le sens, animée par l'ambition fondamentale de vivre véritablement sa vie et de découvrir les chemins étroits et exigeants qui conduisent vers le bonheur. La philosophie nous apprend que la pensée authentique, quoique douloureuse, constitue la quintessence de la vie et la condition du bonheur.

« Une vie dépourvue de pensée n'a rien d'impossible », écrit Hannah Arendt, « elle ne réussit pas à développer sa propre essence, c'est tout – elle n'est pas seulement dépourvue de signification, elle n'est pas tout à fait vivante. Les hommes qui ne pensent pas sont comme des somnambules. »

Cette dernière phrase résume l'ambition de la philosophie : vivre, et vivre heureux.

Chaque année, quand je commence en classe le chapitre sur le bonheur, je l'ouvre de la même manière. Je demande aux élèves de répondre par écrit à la fameuse question de Proust : « Quel est votre idéal de bonheur terrestre ? »

Mes élèves sont parfois plus drôles que je ne l'étais. J'ai ainsi pu lire : « Le bonheur, c'est retrouver ses deux chaussettes quand on les a mises dans la machine à

laver »! Ils sont parfois espiègles, comme celui qui m'avait répondu : « Le bonheur, c'est quand la sonnerie retentit à la fin de la journée. » D'autres, plus conventionnels, pensent que « le bonheur, c'est se marier, fonder une famille, vivre dans une villa avec piscine et bien gagner sa vie ». Certains ajoutent : « être en bonne santé ». Parfois, déjà meurtris par l'existence, ils écrivent, moins exigeants ou peut-être simplement plus lucides : « Le bonheur, c'est quand rien ne va mal. » D'autres, enfin, suggèrent que « le bonheur, c'est de parvenir à être enfin en accord avec soi-même ».

Et vous, quelle serait votre réponse? Quelle est votre définition du bonheur?

Si la question vous paraît difficile, avouez que c'est un paradoxe. Car si je vous demande si vous cherchez le bonheur, vous répondrez assurément par l'affirmative. Nul ne me rétorquerait : « Moi, être heureux? Non, cela ne m'intéresse pas. »

Ainsi, tous, nous recherchons le bonheur. Et pourtant, quand on nous demande de le définir, nous voilà bien en peine! Quoi? Nous chercherions donc quelque chose que nous ne savons pas même définir? N'est-ce pas là pourtant la première urgence, si on souhaite l'obtenir, que de savoir en quoi il consiste?

Chaque année, je débute mon cours comme je commence ce livre : par la fameuse question de Proust. Celle à laquelle j'ai dû jadis, moi aussi, répondre. Et, écrivant ces lignes d'introduction, je comprends qu'au fond, mon

cours, comme ce livre, constitue aussi, en quelque sorte, une nouvelle et modeste tentative de cet enfant, devenu grand, pour répondre au questionnaire soumis, il y a bien des années déjà, par sa grand-mère – signe que les paradis qu'on croit avoir perdus continuent, tout de même, à vivre en nous.



10. L'exil et le royaume . . . . .	113
------------------------------------	-----

IV

The Poet Acts

11. Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve . . . . .	135
12. À la vie! LeH'ayim! . . . . .	149
13. Il faut imaginer Sisyphe heureux . . . . .	159
14. To look life in the face . . . . .	169
15. Vivre en poète . . . . .	185
CONCLUSION: Survivre . . . . .	195

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

